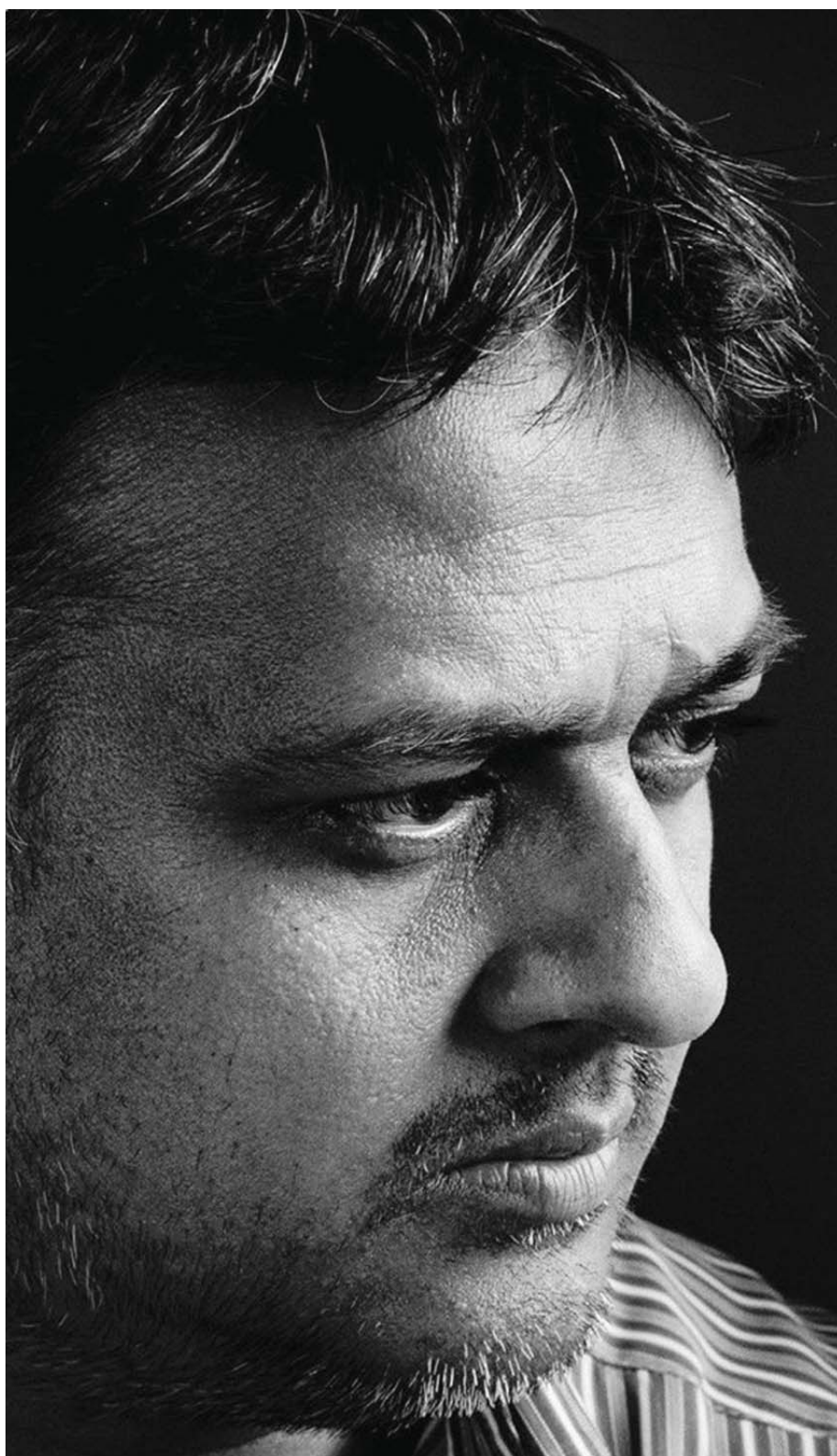


Umar Timol

« Ce qui est porteur de sens doit demeurer invisible »



Cinquante-deux fragments offerts à l'être aimé. Comme des témoignages consignés en lettres de soufre dans un almanach des sentiments. Dans son dernier recueil de poésie, récemment traduit en roumain et dont la version en espagnol paraîtra chez L'Harmattan, le poète Umar Timol nous entraîne au mitan d'une passion vertigineuse.

Par Sylvestre Le Bon

Si je vous disais : «No mendigo el amor. Me basta con saber que usted piensa en mi...».

Vous me citez un extrait de la traduction, effectuée par la traductrice mexicaine, Rocio Ugalde, de mon prochain recueil poétique «52 fragments pour l'aimée». Ne parlant pas un mot d'espagnol, je ne peux rien vous en dire ! Je l'ai, cependant, donné à lire à quelques amis hispanophones et ils m'ont dit qu'elle a fait un travail remarquable. Je crois que c'est une chance que d'être traduit en espagnol étant donné que c'est une langue éminemment poétique. La traduction d'un de ses textes est toujours un bonheur car elle lui donne une nouvelle vie et la possibilité de toucher d'autres lecteurs, de migrer, de voyager vers d'autres lieux. C'est aussi un cheminement à deux, un dialogue qui s'établit entre l'auteur et le traducteur qui permet à l'auteur d'appréhender autrement son texte, de le redécouvrir, si on peut dire.

Il n'est déjà pas évident de se faire éditer à l'étranger. Ça doit l'être encore moins de se faire traduire dans d'autres langues. Comment y parvenez-vous ?

Il faut une sacrée dose de détermina-



tion et il y a aussi, pour ce qui est des traductions, le miracle et le hasard des rencontres. Ainsi c'est après avoir rencontré Nouri Al Jarrah, un poète syrien et Maria Hancu, une poétesse moldave, au festival de poésie de Medellin en Colombie que mes poèmes ont été traduits en arabe et en roumain. Il faut aussi signaler l'importance de l'Internet qui nous permet de nouer des contacts au-delà des frontières. Ainsi, comme je l'ai dit, je travaille depuis quelques années avec Rocio Ugalde, une traductrice mexicaine. Elle a aussi traduit des extraits de mon roman, «Journal d'une vieille folle». Le plus étrange, c'est que tout se fait par le Net, on est en contact par mail. Il est étonnant de penser que ces textes qui émergent dans un lieu précis, dans une autre langue acquiert des ailes pour se transformer, se métamorphoser et ainsi aller dans d'autres lieux.

Votre dernier recueil «52 Fragments pour l'aimée» est-il un clin d'œil au célèbre roman de E.L James intitulé «Cinquante nuances de Grey» ?

Certainement pas. Mon projet est de titiller l'âme et non les sens.

On pourrait parler aussi d'une longue complainte où vous refusez de vous « résigner à cette béance conférée par les ombres... »

Je vais vous dire une chose qui vous étonnera. Je n'ai pas de réponse à cette question. Tout poème exprime, bien sûr, une intention mais au bout du compte son sens m'échappe. Je peux, à la limite, vous donner le sens général du poème mais je suis incapable de vous dire ce qu'un vers veut dire, ce qu'il est vraiment. Le processus de la création est très étrange. J'ai l'impression que le poème s'écrit de lui-même, l'inconscient se charge de le construire en associant rythme, images, émotions, des fragments de soi, etc., et le moment de la création n'est que l'émergence de ce qui est déjà. À la limite, on pourrait dire que c'est semblable à un accouchement, on accouche de ce qui est déjà. Et quand on relit ses textes au bout de quelques années, on y découvre de nouvelles choses et on a parfois l'impression que c'est un être, autre que soi-même, qui l'a écrit. Je me demande finalement si la poésie est une technique ou un souffle. Est-ce qu'on peut apprendre à écrire de la poésie ou est-ce qu'elle relève ultimement d'une mystique, d'un rapport particulier à quelque chose, qui nous échappe, qu'on ne peut définir, qui nous vient d'ailleurs ?

L'amour semble rimer chez vous avec le

doute. N'est-on pas toujours certain du sentiment amoureux qui nous habite ?

Peut-être que le rapport à l'autre est toujours fondé sur le doute... Que sait-on de soi-même ? Que sait-on des autres ? Est-il possible de parvenir à la vérité de l'autre et que la sienne nous échappe ? Je crois que le rapport à l'autre est toujours un acte de foi. Face à notre propre opacité et à celle de l'autre, nous tendons notre cœur vers lui/elle. Dans le cadre d'un lien amical, ce doute est moindre car les attentes le sont aussi mais dans le cadre de l'amour, c'est plus compliqué car la passion amoureuse est, dans un certain sens, le désir de cerner, ou sinon même, d'emprisonner la conscience de l'autre. Aimer l'autre, c'est s'affranchir de soi-même, c'est se livrer, c'est révéler ce qu'on est, au-delà de toutes les fictions et des apparences, c'est une nudité émotionnelle. Ainsi se dénuder face à l'autre est un péril car cet autre peut ne pas nous comprendre ou encore même nous trahir. D'où souvent cette faculté à passer de l'extase à la souffrance la plus extrême car cette conscience de l'autre peut nous être favorable ou nous détruire. Le doute est sans doute le moteur du désir, on ne peut désirer l'autre que s'il est susceptible de nous échapper. Autrement ce n'est plus de l'amour.



Il est étonnant de penser que ces textes qui émergent dans un lieu précis, dans une autre langue acquiert des ailes pour se transformer, se métamorphoser et ainsi aller dans d'autres lieux.

Selon une œuvre de Frédéric Beigbeder, l'amour dure trois ans. Qu'en pensez-vous ?

Tout dépend, encore une fois, de ce qu'on entend par l'amour. Je n'ai pas lu ce livre mais je crois qu'il parle de la passion amoureuse. Je pense qu'il a raison et tort en même temps. La passion amoureuse est, dans une grande mesure, un fantasme, une idéalisation de l'autre, elle en dit plus sur celui qui désire que sur celui qui est désiré. Elle puise dans des «éléments» primaire chez l'être, elle exprime un besoin fondamental. Est-elle pour autant une illusion ? Difficile à dire. Sommes-nous faits pour un être en particulier ? Est-ce que les âmes sœurs existent ? Je ne sais trop. J'aime beaucoup les écrits d'Alain de Botton,

un philosophe anglais, à ce propos, en particulier son roman «Essays in Love». Que nous dit-il ? Que l'amour romantique, pour résumer très mal, est fondamentalement illusoire. Il appelle ça «the romantic illusion» et que le véritable amour n'est pas cette quête échevelée, effrénée, de l'autre tant célébrée par le cinéma, la chanson, mais une appréciation pondérée et raisonnable d'un être. C'est une illusion finalement dangereuse car elle fait d'un être une idole. Je crois aussi, pour approfondir ma réflexion, que l'amour est une tentative vers le divin, celui qui aime à la folie désire Dieu en l'humain. D'où le caractère absolu de l'amour (ou tue après tout par amour !). Mais il se trompe d'objet car la divinisation de l'autre bute toujours sur sa précarité, son humanité, ses contradictions.

Vos mots sont voyageurs... autant que vous. On peut dire que la poésie vous a permis jusqu'ici de découvrir bien des horizons. Quels sont-ils ?

J'ai eu l'occasion effectivement de faire quelques voyages, les uns plus inattendues que les autres. Il y a trois voyages en particulier qui m'ont marqué, en Colombie d'abord, au festival international de poésie de Medellin. L'accueil a été extraordinaire et j'ai rencontré des poètes venant des quatre coins du monde. Mais ce qui est tout à fait fascinant, c'est que les lectures se font devant un public (parfois des milliers de personnes) connaisseur et enthousiaste. À la limite, je pourrais dire que ce fut un événement quasi spirituel. J'ai eu le sentiment d'être parvenu au paroxysme de mon petit parcours poétique, j'ai compris que la finalité de ma pratique poétique était d'être en ce lieu. Puis je me suis rendu à San Francisco, à la suite de l'invitation d'une universitaire, Mireille Le Breton, pour participer à une conférence universitaire. J'ai réalisé, en y arrivant, que notre imaginaire est peuplé des images provenant de Hollywood. On ne découvre pas vraiment ce lieu puisqu'on le «connaît déjà». Ainsi à San Francisco, j'ai eu le sentiment que Starsky et Hutch allaient débarquer à tout moment ! Mais le plus étonnant c'est que je me suis retrouvé, par hasard, lors de mon séjour là-bas, au beau milieu du défilé du Gay Pride. Cela m'a inspiré un texte intitulé «Gay Pride» à San Francisco qui est une tentative modeste de réfléchir aux rapports du monde musulman et occidental. Au fond, ce qui m'avait frappé c'était le caractère nietzschéen de ce défilé mais plus encore, j'y ai vu l'expression d'un pays sûr de lui-même, de sa place dans le monde, de sa capacité à influencer le monde.

Je me suis rendu cette année en Moldavie pour participer à un beau festival de poésie. Il m'est arrivé une mésaventure dont je souhaite vous parler. On s'était rendus donc en train en Roumanie, de la capitale de la Moldavie, Chisinau. Au retour, à la suite d'un improbable quiproquo concernant le visa, on m'a gentiment expulsé de la Moldavie. Je vous passe les détails. Mais c'était complètement surréel. Finalement, après maintes démarches, dont un retour en catastrophe en Roumanie, je suis parvenu à avoir le visa pour retourner en Moldavie. Cette aventure ou mésaventure m'a inspiré une réflexion. Il faut certes éviter les caricatures mais il me semble qu'un lieu témoigne d'une atmosphère. On comprend Marquez quand on se rend en Colombie, la beat génération à San Francisco ou Kafka en Moldavie. C'est dire la force de ces écrivains : leurs textes parviennent à dire un lieu, à l'inventer presque.

Qu'est-ce que tout cela vous a apporté ?

Est-ce que votre œuvre et votre pensée en ont été enrichies ?

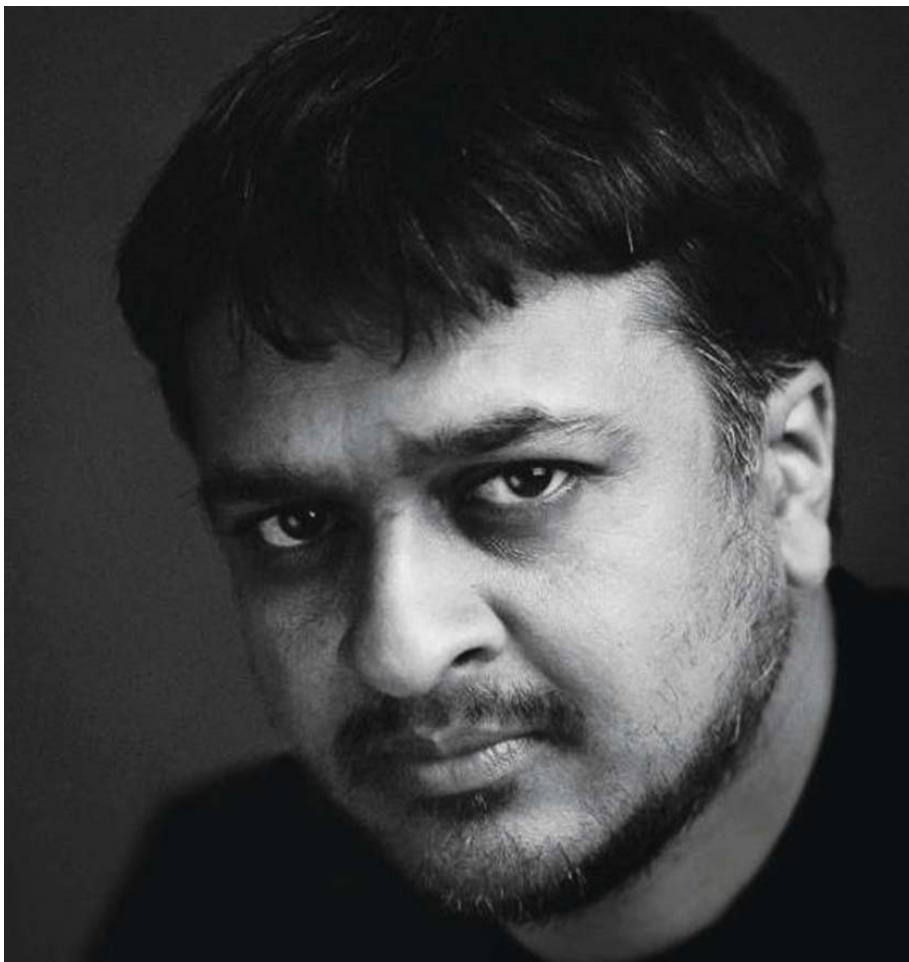
Énormément. Déjà, c'est un moyen de se libérer de l'étouffement psychique associé à la vie à Maurice. Mais plus encore, ce sont des rencontres humaines intéressantes et enrichissantes, c'est la possibilité de découvrir d'autres horizons et d'explorer ce qu'on est. Ces voyages sont aussi un voyage en soi, c'est comme un cheminement qui vous ramène à vous-même.

Avez-vous bénéficié du soutien des autorités locales au cours de vos «pérégrinations» culturelles ?

J'ai bénéficié du soutien du ministère de la Culture pour trois voyages. Il est vrai qu'on est souvent critiques à l'égard du ministère mais je dois dire que les officiels du ministère ont été d'une grande efficacité pour ce qui est de l'attribution des bourses de voyage. Il faudrait envisager d'autres formes de soutien : attribution de bourses d'écriture, rencontre auteurs-lecteurs. On nous parle beaucoup de hub, il faudrait faire de ce ministère un véritable «hub» pour permettre l'envol de la culture à Maurice.

À quoi attribuez-vous le peu d'intérêt que l'on porte à Maurice à nos artistes et nos poètes ?

C'est une question devenue classique. Les raisons sont multiples et on sait ce qu'elles sont. Je me demande s'il est utile d'y revenir. Je crois qu'au bout du compte, cet aspect de la reconnaissance est important. Mais le plus



Le succès est très aléatoire mais ce qui est vrai, c'est la création, dans ce qu'elle a de plus pure et plus forcené. Cela dit, il serait quand même sympa que les Mauriciens prennent les artistes un peu plus au sérieux, qu'ils cessent de penser que ce sont des guignols, des rêveurs ou des tarés.

important est sans doute ailleurs. J'ai découvert un concept intéressant sur le blog d'un photographe américain, Éric Kim, qui est celui de «personal expression». Il explique qu'il faut avant tout exprimer ce qu'il y a en soi et s'il est vrai qu'il y a des critères qui décident de la qualité d'une œuvre, l'essentiel est d'être authentique dans sa démarche, de faire jaillir ce qui est en soi. Dans un certain sens, tout le monde est créateur, a la faculté de créer et le regard des autres est secon-

daire. Je crois qu'il faut avant tout créer pour le plaisir de créer. Le succès est très aléatoire mais ce qui est vrai, c'est la création, dans ce qu'elle a de plus pure et plus forcené. Cela dit, il serait quand même sympa que les Mauriciens prennent les artistes un peu plus au sérieux, qu'ils cessent de penser que ce sont des guignols, des rêveurs ou des tarés.

La poésie, genre suprême selon Jean d'Ormesson, est aussi celui qui est le moins lu, pour ne pas dire qu'il est même boudé. Est-ce un paradoxe ?

C'est un paradoxe. Il est vrai aussi que la poésie est présente dans nos vies, sous une forme déguisée. Les grands textes sacrés sont souvent des poèmes. La poésie est aussi présente dans les chansons. Ainsi on a récemment attribué le prix Nobel de littérature à Bob Dylan. Est-ce nécessairement un bon choix ? On peut en débattre. Mais il est vrai que la poésie demeure marginale. Il en est ainsi pour plusieurs raisons. Peut-être que les poètes pratiquent une poésie difficile et hermétique. Il y a aussi cette image de la poésie comme un truc sirupeux et lourd qui consiste à parler de rose, de fleurs, d'abeilles. Et peut-être qu'il en est ainsi parce que ce qui est porteur de sens et de vérité doit nécessairement demeurer invisible. ●